

F  
R  
Roanne, le 14 juin 1915

Monsieur,

J'ai reçu votre opuscule. J'en achève la lecture, et tout au long des lignes j'ai cru entendre l'écho répéter en termes meilleurs ce que, depuis dix ans, je dis moi-même à mes collègues, à mes amis, à mes élèves.

C'est vous dire que je suis de tout mon cœur avec vous. J'admire le courage tranquille avec lequel vous osez proclamer les vérités redoutables que la masse imbecile ne veut point voir. Sans l'avoir fait moi-même, en un cercle restreint, on m'a cause de gros ennuis et j'ai été classé sous l'étiquette : "le réactionnaire". Ce fut bientôt fait.

Cela ne m'a point changé. J'ai vu, depuis dix ans surtout, s'envoler toutes mes illusions. Je fus un des plus chauds et des plus désintéressés défenseurs de la République. Je croyais fermement qu'elle nous donnerait toujours plus de Justice. Quelle erreur fut la mienne ! J'ai vu l'égoïsme, le mensonge, la flatterie, la banqueroute, la lâcheté, les appetits les plus vils triompher de l'honnêteté, du désintéressement avec insolence.

J'ai vu des hommes sans valeur aucune, presque des illettrés,  
coucher dans l'arène des citoyens qui étaient l'honneur du  
pays et qui avaient derrière eux une vie toute de probité  
et de labeur. Cela, aux applaudissements de la plèbe  
imbécile et lâche.

J'ai vu des politiciens, des chefs de services sans vergogne  
se venger sur les enfants, des chefs qu'ils croyaient avoir  
contre les pères insuffisamment servies.

J'ai vu les générations de nos enfants devenir, d'année en  
année, plus veules, plus rétives, plus indifférentes à  
tout ce qui est bon, ce qui est bien, ce qui est beau.

J'ai vu les familles perdre peu à peu, mais rapidement,  
tout respect d'elles-mêmes, proférer à la face du  
monde le plus scandaleux jemenfichisme.

Je vois des parents trouver de l'argent pour la  
débâche, abonner leurs enfants au "Ciné" et  
me les envoyer mendier une paire de sabots.

J'ai vu la mans de mes concitoyens perdre leurs  
habitudes ancestrales de labeur, d'ordre, d'économie  
de discipline. Je les vois se transformer en guessement,  
allant de porte en porte queurant quelque bout  
de galon! ou mendiant quelque allouette, quelque  
sinecure, quelque retraite.

J'ai vu la pure, autrefois véhérente d'idées, charriée  
en ces temps d'immortales immondices, devenir la proie  
des faiseurs, des voleurs, des courtiers marrons, des  
prouviers véreux, des proxénètes.

Il se voit, se voit le peuple de J. Paris, de J. Paris.



de Baynes, de d'Anas se ruent sur les évènements  
modernes jetant le cri fameux : Tanen et circume.

Il se dit avec vous : Nos hommes perdus, déjà nous  
agonisons, et nous serons morts demain, si sans un  
sursaut d'énergie et sans l'inspiration d'une cause, les  
énergies forces vitales, les réserves morales vingt fois renouvelées  
qui sommeillent en nous, ne sont pas tout de suite réveillées  
stimulées, frottées et tellement exercées qu'elles  
grandissent comme une immense flamme qui brûle  
toutes les inmondices, les sales oripeaux qui nous submergent  
et nous étouffent.

Vous êtes ce sauveur Manitou, je le souhaite pour mon pays  
que j'aime malgré ses fautes; pour nos excubations que vous  
arracherez aux mains mauvaises aux honteuses puissances,  
pour notre réputation aux yeux de l'étranger témoin de  
nos supériorités.

Vous serez le chef sous les ordres duquel marcheront sans  
crainte les innombrables croisés qui vont s'enrôler sous  
votre noble bannière.

Prescrivez-moi au nombre de vos soldats, je serai parmi les  
plus humbles, mais aussi au rang des plus dévoués.

Vous commandez, j'obéirai. Certes, je ne puis, je ne puis pas  
grand chose, ~~le service~~, mais tout ce que j'ai, tout ce que je peux est  
au service de mon pays.

C'est par la presse que vous devez agir, otez-vous.  
Le journal est une force sûrement, le journal vendu  
entend-on vous, soutenu puissamment par ceux qui vivent  
de l'exploitation des gogos. En sera-t-il ainsi d'un journal  
honnête ?



Laissez-moi, à ce propos, vous rappeler un souvenir très de  
30 ans.

Vers 1886, Jules Brisson, des Annales, aidé d'un groupe fort nombreux  
de littérateurs, académiciens, journalistes dont quelques uns étaient  
des témoins connues, eut une idée semblable.

Déjà la bave montait, montait, envahissait le journalisme.

Brisson voulut réagir en faisant un organe honnête qui  
placait l'intérêt de la patrie au dessus des intérêts mesquins  
d'un parti. Ce fut le « Parti national ». Il vécut  
quelques mois puis disparut.

C'était à prévoir. D'abord la foule veut être flattée, la vérité ne la flatte  
guère, aussi si on veut-elle pas. Comme à l'alcoolique ivêté, elle  
il lui faut un petit verre de vérité pelatée. Or vous ne lui  
serviez point ce poison-là, donc elle n'ira pas chez vous et nous  
risquons alors de prêcher seulement des convertis.

Sent-elle ai-je tort et mon pessimisme me fait-erreur. Je le  
souhaite, car je voudrais tant vous voir nous sortir de l'inféconde  
sauge où s'enlise la France.

Comptez donc sur moi de toutes façons. Je ferai de la propagande  
de maintenant et me permets de vous donner une liste des  
personnes auxquelles votre brochure ferait du bien.

Le plus, si vous pouvez, m'en fournir un petit lot, je les  
placerais au mieux. J'en mettrais quelques unes à la  
« Bibliothèque municipale », dont j'assume le service en attendant  
la guérison de notre ami Ravate.

Encore une fois, faites état, je vous prie, de mon  
désir pour votre œuvre, il vous est entièrement  
acquis et laissez-moi vous exprimer toute mon  
admiration pour votre généreux et si noble initiative.

Ferris

Ferris  
D. D. S. G. G.  
un Carnot

Comme